

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 49

Artikel: L'écriteau protecteur
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219915>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tière politique, et que rien ne peut supprimer le lien qui nous rattache à ce peuple avec lequel nous avons des siècles d'existence commune.

Vallée du Doubs, vallée silencieuse ! C'est à peine si l'on perçoit, de temps à autre, l'appel d'une sirène ou le roulement sourd d'un train express. Contrée à la fois souriante et sévère où rien ne vient troubler la vie monotone qui semble couler aussi lentement que les eaux de la rivière.

Du Saut de Garnache, il faut descendre une route en lacet. Alors on longe la berge, en face de la petite bourgade endormie au bord de l'eau. Un vieux passeur est là, assis sur son bac. Cheveux et barbe en broussailles, tête nue, toute pareille à du vieux bronze, il fume sa pipe et regarde, d'un œil impassible, les cyclistes qui filent, à bonne allure, sur la route.

Des villages, encore des villages, tous pareils avec leurs murs lézardés, leurs façades nues et leurs toits bas. Des paysans conduisent des bœufs attelés au joug, des enfants jouent au bord de la route et, par les fenêtres ouvertes, on aperçoit de vagues silhouettes allant et venant dans l'ombre. Parfois une marchande de vaiselle arrête sa carriole sur la place. Le cheval, blanc de poussière, penche la tête, tandis que les ménagères s'approchent. Elles s'emparent d'un bol, d'un pot à lait, d'une soupière, d'un plat ou d'une assiette en terre cuite. On marchand, discute et se fâche. Puis, quand le diapason est monté très haut, tout se calme comme par enchantement. On paye et l'on s'en va.

Cependant, à mesure que l'on chemine vers le sud, les villages se rapprochent et la circulation devient plus intense. Depuis longtemps, le nom de Baume-les-Dames a disparu des bornes kilométriques. Depuis longtemps, le Saut de Garnache s'est enfoncé sous l'horizon immense, tandis que les premières collines crénelées de Besançon surgissent sous le ciel clair.

X

Besançon, la vieille cité franc-comtoise, construite sur une boucle du Doubs, étale ses toits rouges entre la citadelle et le fort Chaudanne. De la place de la gare, où se dresse le gigantesque monument des morts, on descend vers les quartiers commerçants tout grouillants de vie.

Comme dans toutes les villes de ce vieux pays, la domination espagnole a marqué fortement ici son empreinte. On la retrouve partout dans l'architecture des maisons et jusque dans la physiologie des passants. Près du quai de la Gibelotte, les casernes abritent, en ce mois d'août, un nombre inusité de soldats. Fantassins, cavaliers, coloniaux, sénégalais et indo-chinois envahissent les rues et parlent toutes les langues de la Terre. On se dirait dans une tour de Babel. Les uns s'en vont prendre part aux manœuvres du camp de Valdahon ; d'autres s'embarqueront prochainement pour le Maroc.

De la caserne, on gagne les quais du Doubs où, sous de pittoresques lavoirs, des femmes battent le linge, puis l'on s'en va vers le pont Bregille et l'île de Malpas où sont amarrés des bateaux à vapeur, des canots à rames et des chalands prêts pour le départ.

Rivale du Locle et de La Chaux-de-Fonds, comme cité horlogère, Besançon est avant tout une place d'armes de premier ordre. Pour s'en rendre compte, il suffit de longer les murailles crénelées et de franchir la porte Est qui conduit au village de Morre. Alors, d'un coup d'œil on embrasse tout le chef-lieu du département du Doubs dans lequel naquit Victor Hugo, où vécut Pasteur et où l'on voit encore la statue de Proudhon, le célèbre jurisconsulte franc-comtois.

Jean des Sapins.

Chez le pharmacien. — Le client :

— Je voudrais de la poudre insecticide.

— Pour combien ?

— Dame ! je ne saurais vous dire, vu que je ne les ai pas comptés.

Les enfants terribles. — Ma mignonne, si tu te regardes trop souvent dans la glace, tu deviendras laide.

— Oh ! marraine, comme tu as dû te regarder souvent, toi !

GYMNASTIQUE

(Souvenirs sportifs extraits de Journal intime de Ludovic.)

JUILLET 19. Chaleur infernale. Fête de gym. à Genève.

Jamais je n'ai autant gymnastiqué en ma vie.

Gymnastique pour ceindre mon cou d'un col d'une métallique dureté, draper une cravate impressionnante tout autour. Idem pour insérer mes pieds mignons dans mes escarpins vernis faux-bois. Gymnastique pour courir à la gare, y prendre un billet, pénétrer dans un compartiment et y jouer le rôle d'anchois supplémentaire... Tout n'est que gymnastique ! J'ai vu, dans ce convoi, beaucoup de gens mal bâtis qui s'en allaient fêter le Musée.

Genève. Flots de piétons, trams, autos. Aux façades, guirlandes, lampions. Des dames se promènent en robe rouge et bas jaunes.

Nouvelle gymnastique : se hisser sur un tram, se maintenir sur les pieds du Monsieur distrait... Gymnastique pour atteindre les petits sous dans la poche de gilet. Halte à la cantine... Plus d'autre effort que de lever le coude... Chose, mon voisin, partage un demi avec sa moitié... Séjour aimable : les garçons font la gymnastique, eux aussi. Courir au comptoir : 100 m. plat. Y prendre une fiole, retour au client : 110 m. haies, car il faut éviter les obstacles... Déboucher : arracher d'un bras. Encaisser et départ... Après : j'ai dormi ! A mon réveil, tout était fini, ma bouteille et le spectacle. J'ai dormi, sans même rêver de gym. Moi qui me réjouissais tant de voir des hommes enfourcher des coursiers de cuir, sans que ne tâte. Hélas ! j'ai dormi ! Dormi !...

Pour rentrer, en vapeur, je dois avoir accompli des exploits. A partir de la dernière bouteille, le coup de l'étrier (même de l'étrillé !) je ne me souviens qu' très vaguement des choses : tram, des pieds sur les miens... « Faites seulement ! » Des pavés pointus... Des dames en rouge et jaune... Le lac... Un bel officier de marine m'offre le bras, tandis que la passerelle reste sur le quai... Des vagues, beaucoup de « brasse »... Roulis et tangage... A Ouchy, la « ficelle »... Retour à mon cinquième... Sommeil... Réveillé vêtu, mais éreinté...

Belle chose que la gymnastique... mais comme c'est fatigant.

Pour copie conforme : L'indiscret :

Saint-Urbain.

Sorbeval, roman jurassien, Par M. Virgile Rossel.

— Edition Spes, à Lausanne.

Une nouvelle œuvre de M. Rossel ne passe jamais inaperçue. Son dernier roman, Sorbeval, tout particulièrement, frappe par son originalité. C'est l'histoire d'une famille de paysans cossus que des cautionnements mettent bientôt près de la ruine ; l'histoire des deux races qui se sont affrontées au Jura bernois, pour bientôt se confondre et travailler au bien commun ; l'histoire des luttes politiques et religieuses où, dans un petit village comme Sorbeval, les principes ne cachent que des personnalités jalouses les unes des autres ; en raccourci saisissant, la vie de tous les jours dans notre Jura bernois et romand...

Et des personnages bien campés : Daniel Desforges, le syndic, Fritz Emmenried, le domestique emmenthalois, Juliane Desforges, etc.

Tout simplement une belle page jurassienne de plus dans notre littérature romande. C.-L. D.

LA BATAILLE DU LÉMAN

N se souvient du récit qu'ont donné, il y a quelques semaines, nos journaux, d'une lutte qui eut lieu sur le lac, au large de Vevey, entre des gendarmes vaudois et des pêcheurs savoyards surpris en contre-venant.

Voici comment un journal anglais, le *Daily Mail* raconte cet incident.

« La Marine suisse n'est pas une monture, comme on le pense en général. Elle vient de livrer et gagner une bataille sur le lac Léman. »

« Un incident entre la France et la Suisse fut la cause de cette bataille. Un bateau pêcheur français de Thonon-les-Bains pêchait la déli-

cate truite du lac au moyen de filets prohibés dans les eaux suisses, quand survint un représentant de la flotte suisse, monté sur un rapide patrouilleur.

« Les marins suisses, prétendant que le bateau français était dans les eaux suisses, lancèrent des chaînes pour l'immobiliser. Ils montèrent à bord de ce dernier, revolver au poing. Les Français étaient inférieurs en nombre et pas armés, mais ils saisirent les avirons et tout ce qui leur tombait sous la main, et résistèrent désespérément jusqu'à ce qu'ils s'avouèrent vaincus. Le vaisseau suisse remorqua alors sa capture jusque dans le port de Vevey, où les prisonniers français furent mis en prison.

« Cette dispute navale sera réglée par la voie diplomatique. »

Après ça !...



Les quarante académiciens. — L'Académie est au complet, et cette circonstance, assez rare, a inspiré ce sonnet à notre confrère, P. Mortier :

Obligé de rimer avec ce que l'on m'offre, Je voudrais enchâsser en un mauvais sonnet Bertrand, Lyautey, Jullian, Jonnart, Bazin, Donnay, Estaunié, Besnard, Curel, Doumic et Joffre.

Richepin, Valéry, poètes qu'on connaît, A vous j'avais pensé pour une rime en offre. De Nolhac ou Régnier l'ont sans doute en leur coffre. Porto-Riche ou Bourget, peut-être en leur carnet.

Poincaré, Chevrillon, Barthou, Foch et Lecomte, Boylesve, Lavedan, Prévost, Brémont, Cambon, Clémenceau, Baudrillart, de Flers, Bergson, je compte.

Brieux, Bédier, Picard, Robert, Goyau, c'est bon... Il me reste Berdeaux, Hanotaux, de La Gorce, Et je terminerai par le duc de La Force.

Et voilà les noms des quarante académiciens. (Du « Figaro ».)

L'ECRITEAU PROTECTEUR

ADIS, non pas au « Bon vieux temps » ; avant, ce n'est certes pas sans risques qu'on sortait de chez soi. Les routes, les chemins, les rues même, n'étaient point sûrs. On ne s'aventurait qu'arme en poche ou plutôt à la ceinture. Escarpes, bandits, malandrins de tout genre, étaient légion, guétant le voyageur isolé, le passant attardé, pour les dévaliser, souvent même les faire passer de vie à trépas. On n'y regardait pas de si près, en ce temps-là. Un homme ne valait pas cher. Et puis, il n'y avait pas ou presque pas de police. Les malfaiteurs avaient beau jeu. Quand l'un d'eux, par hasard, se faisait prendre, on le pendait haut et court, sans autre forme de procès. Un de moins : bonne affaire, pensait tout le monde. Mais déjà comme aujourd'hui, ces exécutions n'étaient pas une leçon pour les autres.

De nos jours, il faut le reconnaître, on jouit d'une plus grande sécurité. Pas besoin d'être armé pour sortir, même pour voyager ; pas besoin, avant de se risquer, de regarder dans toutes les encoignures si quelqu'un n'est pas caché, qui vous attend pour vous « faire votre affaire » ; pas besoin de regarder sous son lit avant de se coucher. La gendarmerie, la police veillent. Bons bourgeois, dormez en paix !

Mais si les malandrins de jadis ont quitté la place, d'autres dangers leur ont succédé, qui ne sont pas moins redoutables. Et les motos, et les autos, donc, ne font-elles pas aussi bien des victimes ? Et, souvent, l'indifférence de leurs conducteurs à l'égard des écrasés égale presque la désinvolture avec laquelle agissaient les escarpes d'autrefois. Oh ! il ne faut pas méconnaître qu'il y a des exceptions, beaucoup d'exceptions, même. C'est heureux. Il ne faut pas davantage méconnaître les louables efforts des autorités, d'une part, des sociétés d'automobilistes et de motocyclistes, d'autre part, pour diminuer le plus possible les accidents.

Dans les villes, partout où cela est nécessaire, on a institué le « sens unique », c'est-à-dire l'obligation pour les véhicules de tous genres de ne

circuler que dans un sens. Ainsi sont évités les croisements, si dangereux pour les piétons, et les collisions, presque toujours fatales aux automobilistes et aux personnes qui les accompagnent. De plus, des agents de police placés en permanence aux carrefours et munis d'un bâton blanc, annoncent au conducteur qui, de la main, leur a indiqué la direction qu'il voulait prendre, que la route est libre ou qu'elle ne l'est pas.

Toutes ces précautions ont certainement pour effet de diminuer dans une mesure appréciable, dans les villes, tout au moins, les accidents. Il n'en demeure pas moins que ceux-ci sont encore nombreux, trop nombreux même. Le piéton, qui est l'un des principaux menacés, doit se tenir sur ses gardes. Sans doute, il ne saurait être question de supprimer l'automobilisme ; il faut plutôt s'attendre à une extension croissante de ce genre de locomotion.

Or donc, le piéton, comment se protégera-t-il ? Pourquoi, par exemple, afin que l'automobiliste se rende toujours plus et mieux compte de ses responsabilités, le piéton ne porterait-il pas, devant et derrière, deux pancartes indiquant sa valeur : « Je vaux... ». Il va sans dire que chacun estimant lui-même sa valeur, celle-ci serait toujours suffisante, sinon excessive. Le piéton serait sûrement à couvert.

LA NUIT DES DEUX DEPUTES

(Suite et fin.)

— Qu'est-ce que c'est ? cria la voix irritée d'un homme.

— C'est nous, bafouilla le conseiller Mermoud, on s'est perdus, on est deux grands conseillers...

— Deux grands conseillers ! fit la voix méprisante.

— Ne va pas, François, supplia une voix de femme, c'est des mensonges, les grands conseillers de sorte sont au lit à ces heures.

— Ma foi, oui, bougonna le conseiller Roulet, c'est la vérité.

La fenêtre s'était refermée.

— Je m'étonne, dit le conseiller Mermoud, si ce François de malheur va écouter sa femme.

— Non, le voilà.

En effet, un pas résonnait dans le corridor, et les petites vitres au-dessus de la porte s'éclairaient d'une tremblotante lueur. Lentement et avec précaution, François ouvrit.

— A la fin du compte, dit-il brusquement, que voulez-vous à ces heures ?

Il levait sa bougie en parlant, et resta stupéfait :

— Alors, Juste, c'est toi ?

— C'est mon ami François ! disait en même temps le conseiller Mermoud d'un ton de stupéfaction profonde et de joie immense, c'est mon ami François ! je savais bien qu'on était à deux pas de chez moi, Roulet qui ne voulait pas me croire !

— Alors, vous vous êtes perdus ?... Vous êtes encore des malins pour deux conseillers.

— Eh bien oui, je croyais qu'on était perdus, et puis voilà qu'on est chez mon ami François, à deux pas de chez moi.

— Eh bien, parbleu, dit le conseiller Roulet, allons-y chez toi... Je commence à m'impatienter de trouver ce matelas frais rebattu.

— Attendez, attendez, dit François, charrette ! on veut pourtant boire un verre, allons vite à la cave... Te bombarde pour deux grands conseillers... à deux heures du matin.

— Mais moi, je veux aller au lit, suppliait le conseiller Roulet, Mermoud m'a promis un matelas frais rebattu...

— Viens toujours, Roulet, si jamais on a eu besoin de trois verres, c'est bien à présent, ça nous écarte les idées.

Bon gré, mal gré, le récalcitrant dut descendre avec les autres dans les profondeurs d'une cave voûtée où les tonneaux s'alignaient dans une mystérieuse pénombre.

— On était pourtant sur la bonne route, expliquait le conseiller Mermoud, le lac à notre gauche... Voyons Roulet, est-ce que le lac était à notre gauche, oui ou non ?

— Le lac !... Sur que j'ai vu le lac... Je ne voyais pas seulement ma main en la posant sur mon nez... Il m'avait promis un matelas frais rebattu, du coq, des merveilles, et puis il m'amène dans des fondrières, que j'ai cru que je ne reverrais jamais ma femme et mes enfants.

— Il ne voulait pas me croire quand je lui disais qu'on était à deux pas de chez moi... Est-ce qu'on est à deux pas de chez moi, oui ou non ?

— Parbleu, vous n'avez qu'à traverser la vigne, ou bien les prés par en bas... A la vôtre... Buvez, M. Roulet, que je puisse verser pour Juste.

La lumière tremblottait sur un tonneau, les trois hommes discutaient, les verres se vidaient.

— Dites donc, cria d'en haut la voix courroucée d'une femme, qu'est-ce que c'est que ces manières de venir godailler chez les gens à trois heures du matin ? qu'est-ce qu'elle dira la Jenny ?

— Mais Luise, c'est mon ami Juste avec son ami. — Allons-nous-en, Mermoud, dit le conseiller Roulet, on ne veut pas se faire dévousoyer par les femmes à trois heures du matin.

— Puisque je te dis qu'on est à deux pas de chez moi.

— Luise, cria François, prépare-voir un falot pour mon ami Juste.

— Oui, un falot, c'est ça... Encore un verre, François... Dire qu'on avait le lac à notre gauche...

Dix minutes plus tard, les deux députés se trouvaient de nouveau dans l'obscurité de la nuit, trouée par la dansante lumière du falot.

... A deux pas, je te dis...

Du seuil, François les regarda s'éloigner, et, voyant le falot dans la bonne direction, remonta se coucher et affronter en même temps les remontrances de sa Luise.

— Dire, marmonnait le conseiller Mermoud qu'on se croyait perdus et qu'on était chez mon ami François !... Mais quand même, où en est-on ?

— Eh bien oui, ces deux pas... Il me semble qu'on en a fait au moins deux mille.

— Voyons voir... On était chez mon ami François, à deux pas de chez moi... A présent, on est dans un pré...

— Mon lit, mon lit, mon pauvre lit... soupira le conseiller Roulet.

— Tu me fais rire avec ton lit... Puisque je te certifie qu'on est à deux pas de chez moi. Depuis chez mon ami François, on n'a rien qu'à aller droit devant son nez.

Pendant un moment, ils marchèrent en silence, à la dansante lumière du falot, puis tout-à-coup, le conseiller Mermoud s'arrêta.

— On est pourtant à deux pas de chez moi, murmura-t-il.

Devant lui s'étendait une masse sombre du milieu de laquelle sortait le frais chantonement qu'il est si doux d'entendre au gros de l'été. Le conseiller leva le falot dont la lumière fit scintiller quantité de petites étincelles sur une rivière qui gazouillait parmi les buissons.

— C'est la Venoge, murmura-t-il d'un air consterné, oui, c'est la Venoge.

— Dis donc quand même, dit le conseiller Roulet, tu te moques de moi.

— La Venoge, répétait le conseiller Mermoud, que diable cette Venoge est-elle venue faire là ?

— Quand tu l'auras assez regardée, cette Venoge, tu me diras un mot.

— Que diable cette Venoge est-elle venue faire là ?

— Tu m'embêtes à la fin avec ta Venoge, allons, viens, on l'a assez regardée pour une fois.

Comme à regret, le conseiller Mermoud abaissa le falot et s'arracha à sa contemplation.

Depuis un moment déjà, le brouillard devenait transparent, les arbres prenaient forme et le petit jour timide et confus s'insinuait dans le noir de la nuit.

— Cette Venoge, marmottait le conseiller Mermoud, que diable est-elle venue faire là

Enfin, enfin, apparut la grande route, blanche encore entre les champs noirs dans lesquels s'était enfoncée la neige.

— Tu vois, marmottait le conseiller Mermoud, est-ce qu'on n'était pas à deux pas de chez moi, oui ou non ?... Nous y voilà.

Quand ils arrivèrent, il faisait grand jour. Dans la cour, les domestiques allaient et venaient, tandis que Mme Mermoud, l'air anxieux, inspectait la route. En voyant arriver les deux hommes, l'air penaud, crôtés jusqu'aux pans de la redingote et le falot allumé, elle hochait la tête.

— Tu vois, maman, cria son mari d'un ton joyeux, je t'amène mon ami Roulet.

— Oui... Oh ! vous avez bonne façon tous les deux, d'où venez-vous dans un état pareil ?

— On vient du Grand Conseil, pardine.

— Eh bien, il faudrait assez jurer pour le faire croire.

— Ne nous faites pas des mauvais compliments, Mme Mermoud, dit le conseiller Roulet, on s'est perdus, on a tourniqué dans des champs de blé, dans des champs de raves, dans des vignes, pour finir, on est arrivé vers la Venoge.

— Oui, vers la Venoge, affirma le conseiller Mermoud.

— Votre mari m'avait promis un matelas frais

rebatu, du coq, du cinquante-huit... Au lieu de ça...

— Et à moi, dit Mme Mermoud, il m'avait promis de ne jamais boire un verre de trop !

J.-L. Duplan.

ROYAL BIOGRAPH. — Le programme de cette semaine comprend deux grands films des plus artistiques : « **Le Phare qui s'éteint** », grand drame d'aventures, en 4 parties des plus captivantes et émotionnantes, avec comme principal interprète le célèbre chien-loup Rin-Tin-Tin. — « **Oh ! Docteur !** » grande comédie humoristique et sportive, en 4 parties, avec dans le rôle principal le brillant artiste et athlète Réginald Denny. — Les dernières actualités mondiales et du pays, par le « **Ciné-Journal Suisse** ». — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 6 décembre, deux matinées, à 2 h. 30 et 4 h. 30.

THEATRE LUMEN. — Ainsi qu'il fallait le prévoir, nombreuses sont les personnes qui n'ont pu trouver de places durant la première semaine de présentation de la dernière et sensationnelle création de Douglas Fairbanks : « **Don X... Fils de Zorro** », grand film d'aventures tragi-comiques en 7 parties, aussi pour donner satisfaction aux nombreuses demandes qui lui sont parvenues, la direction du Théâtre Lumen annonce du 4 au 10 décembre les dernières représentations de « **Don X... Fils de Zorro** ». — Tous les jours, en matinée, à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 6 décembre, deux matinées, à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Pour la rédaction: J. MONNET

J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



Examen de la vue

et conseils gratuits

Emile TREUTHARDT, Opticien-Spécialiste

« Les Ifs » St-Roch, Lausanne Tél. 45.49

Se rend dans toutes les localités du canton.

CERCUEILS riches et ordinaires — **P. SCHUTTEL**
Rue du Nord 8 — LAUSANNE — Tél. 58.34
Prix et conditions avantageuses.

CHEMISERIE DODILLE

Rue Haldimand, LAUSANNE

COLS, CRAVATES, CHAUSSETTES, Sous-VÊTEMENTS
Spécialité de Chemises sur mesure

S. Geismar Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.

Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

COMBUSTIBLES

SYDLER & C^{IE}

success. de F. Monthoux-Berney

LIVRENT BIEN

Téléphone
32.38

Bureau
FLON

**Fabrique suisse
de Vis et Boulons**
à YVERDON

Nikelage de toutes pièces détachées de vélos, harnachements, instruments de musique, de chirurgie, etc., etc
Réargentage de services usagés de table. Zingage à chaud.

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne, 1 Lausanne